

Ambroise Kom. *La Malédiction francophone. Défis culturels et condition postcoloniale en Afrique.* Hamburg/Yaoundé, LIT /CLÉ, Coll. Littératures des Peuples Noirs/African Peoples Literatures, 2000. LIT ISBN 3-8258-4579-6.190p. ISBN 2-7235-0550-6.

Le débat sur les périls dissimulés de l'idéologie néocoloniale viennent de s'enrichir d'un nouveau texte. Sous la plume d'Ambroise Kom, critique littéraire qui affectionne plus la critique des institutions, la machine francophone est soigneusement passée au scanner, dans un style tel que les francophiles trop sensibles l'aimeraient peu: ils sont bien servis. Tant pis! Il était temps de dire/lire d'autres paradoxes de l'Afrique, joyeusement embourbée dans l'une des ruses les plus subtiles de son bourreau hexagonal.

Au titre un peu conciliant de Guy Ossito Midiohouan, *Du Bon usage de la francophonie* (Porto Novo, CNMPS, 1994), Kom oppose un constat sévère, tranchant: *La Malédiction francophone*. Rassemblant près d'une vingtaine d'articles et communications rédigées sur la question au cours de ces vingt dernières années, l'ouvrage s'articule sur deux grandes parties: Ghetto francophone et élites africaines, puis La malédiction francophone. Même si, indique l'introduction, au vu de ce qui pourrait ressembler à un rassemblement de textes épars, « [l]'intention n'est point de reconstituer une cohérence dans la démarche critique et encore moins de faire le point sur les deux sujets abordés, à savoir la francophonie et la gestion de la postcolonie africaine » (5), il demeure évident que l'articulation de l'ouvrage évolue de la description vers le constat de *la malédiction*. L'interrogation préliminaire et les propositions qu'inspire la ruse francophone sont troublantes: "Comment donc expliquer qu'un otage qui a pu se soustraire de l'emprise de son ravisseur se retourne pour ainsi dire lui confier son avenir? C'est malheureusement notre sort, quarante ans après les indépendances. L'impasse à laquelle on est abouti avec des ajustements structurels sans fin nous invite à marquer un temps d'arrêt. Non pas pour faire ou refaire le procès du colonisateur, mais davantage pour nous regarder dans le miroir. Tout indique que le colonisateur ou l'ancien colonisateur avait bien réussi ses objectifs puisqu'il avait pris soin de bien nous « localiser » [...]» (7). Se basant assez souvent sur les textes littéraires, le « ghetto » et « la malédiction » prennent à travers l'ouvrage quatre formes principales: la francophonie même, l'éducation, la langue et les dictatures africaines.

L'auteur envisage moins une exégèse du mouvement francophone qu'une évaluation de sa perversion originelle. En empruntant la métaphore césairienne Prospéro/Caliban, Kom montre que la francophonie institutionnelle est créée, ainsi que le rappelle joyeusement Senghor, par les Africains pour la gloire de la « mère patrie ». Elle est ensuite soutenue par le Général de Gaulle qui s'en sert pour se consoler de divers affronts. Au point où, soutient Kom, « la démarche d'un Senghor, d'un Hamani Diori ou d'un Habib Bourguiba, tous pères fondateurs du mouvement francophone, correspond à un processus

achevé de décervelage. Il s'agit des anciens colonisés qui ont accepté de se placer hors de leur histoire et de l'histoire de leurs peuples respectifs pour devenir les instruments de l'histoire du maître » (112).

Le second élément sur lequel Kom articule son argumentation est l'éducation. Car l'un des mensonges les plus répandus de l'idéologie coloniale française est la rhétorique émouvante et trompeuse sur « l'assimilation ». La France a bâti la gloire de son empire sur ce mythe. Or dit l'auteur, « même l'école coloniale ne fut qu'un lointain appendice de la prétendue mission civilisatrice [...] son rôle en colonie fut extrêmement limité » (107). Il s'agissait d'une éducation proprement « dévaluée », comme une certaine monnaie, visant essentiellement à « inculquer aux jeunes Africains le mépris de leurs cultures, de leurs héros et la soumission à l'égard des colonisateurs » et qui « ne permettait pas d'accéder à un diplôme équivalent à celui qui était alors délivré en métropole » (122). On comprend donc qu'avec une telle pédagogie du reniement, aggravée par celle de la docilité, l'Afrique ait enfanté tant de monstres politiques, tel que l'auteur en parle dans son ouvrage. Les faits sont nombreux et le témoignent.

Car n'est-il pas significatif que tous les dictateurs les plus sanguinaires et les plus délirants se recrutent en Afrique francophone, colonisée par le « pays des libertés »? On comprend mieux l'ampleur de cette *malédiction francophone* dans les monarchies retardataires comme le Cameroun où par la censure (Ch.6), la légitimation bruyante de quelques chiffons à la gloire du prince (Ch. 5), ou alors la théorisation de la dictature par quelques universitaires faméliques, sont devenus de véritables enjeux. Le pouvoir politique néocolonial, véritable « élève de son maître », vise essentiellement, à la place des citoyens éclairés sur leur destin, à fabriquer des admirateurs inconditionnels d'une France qui infeste les programmes scolaires, puis à dresser des générations de moutons. Kom est sans équivoque dès le premier chapitre: le Cameroun est un État sans droit, ainsi que l'indique le titre. La tentation séparatiste qui le secoue est due aussi à ce facteur. Pour lui, « force est de constater que l'Europe [la France, il faut le dire!] apporte au Cameroun, dès le début siècle, tous les ingrédients de la désintégration qui le menace en cette fin de XXème siècle » (24).

Et le statut des langues africaines dans cette diversion ? Ambroise Kom commence son argumentation sur le péril francophone par cette détresse de Bernard Debré, autrefois Ministre français de la Coopération: « Dans moins de dix ans, les Africains parleront anglais, la technologie qu'ils emploieront sera américaine, leurs élites seront éduquées aux États Unis, nous resterons quant à nous coupés de nos racines africaines, recroquevillés sur une Europe frileuse, incapable alors d'être une puissance écoutée » (5). Bien relever la possession africaine que relève le ministre pour marquer les nouvelles « racines » de la France. Qui dit mieux? Il apparaît donc clairement que les langues et les cultures africaines ne constituent pas l'ombre d'une priorité en francophonie. La malveillance du mouvement impérial est clairement dévoilée, avec un arrière goût de lamentation. Arguments à l'appui, Kom montre comment l'école et la langue françaises se sont construites sur le cadavre des valeurs africaines. Chacun le sait, n'était-il d'ailleurs pas interdit de parler les langues

locales à l'école?

En dépit de l'apparente indépendance des articles présentés dans ce volume, l'ouvrage garde une extrême cohérence dans la démarche et le raisonnement. Le questionnement de la catastrophe francophone y prend une dimension inédite, ferme, voire radicale, telle qu'elle n'avait jamais été formulée. D'ailleurs était-ce possible? Puisque francophonie égale *francophilie*? Une étude à lire. Car l'enjeu pour l'Afrique est trop grand. Il s'agit de pire qu'un « attrape négros »: une *malédiction* pernicieuse qu'il est impératif de conjurer. Pour un Africain, s'en apercevoir marque en soi une étape décisive, face à ce qui s'apparente à une hypnose francophile de masse.

Alexie Tcheuyap
University of Calgary

Cilas Kemedjio. *De la négritude à la créolité. Édouard Glissant, Maryse Condé et la malédiction de la théorie.* Hamburg, LIT. Coll. Littératures des Peuples Noirs/African Peoples Literatures, 1999.336p. ISBN 3-8258-3417-4.

Face à l'universalisme intéressé et conquérant du discours et de l'humanisme européens, Cilas Kemedjio pose une problématique fondamentale qu'il résout et démonte: quelles sont la validité et la recevabilité des théories occidentales dans le champ institutionnel du monde noir? Si on admet que « toute théorie est nécessairement et par le principe même de sa constitution, solidaire d'une idéologie sociale, d'un environnement déterminé. La théorie s'enracine dans la société qui la génère, dans son contexte qui fonctionne pour elle comme une sorte d'univers de référence. C'est de cet enracinement dans une histoire et dans une géographie précises que la théorie tire sa légitimité » (21-22), on se reposera plusieurs fois cette question. Car la lisibilité et l'interprétabilité des textes africains, antillais et africains américains ont pendant longtemps été l'otage de rhéteurs dont les démarches étaient empêtrées dans des paraphrases étonnantes et des déterminismes incohérents. Le parcours des textes non seulement d'Édouard Glissant et de Maryse Condé, mais aussi de Mongo Béti et de Sembène Ousmane omis dans le titre, permet à l'auteur une mise en place patiente, élaborée, et minutieuse, en dépit d'une remarquable tendance à l'abstraction, des outils et des étapes permettant de procéder à une évaluation des « littératures noires » face au discours occidental.

Pour illustrer l'ampleur de ce « ghetto théorique », Kemedjio considère un cas atypique, parmi ceux dont regorge la « recherche »: celui de Anne-Marie Jay qui, en guise de lecture, opère une exécution (au propre comme au figuré) anthropologique d'un roman de Maryse Condé, *Ségou*. Par laquelle le texte fictionnel se voit sommé de se constituer en document sociologique. Pire que le dévoilement d'une hégémonie discursive, l'auteur